

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10.

MONTREAL, MARDI, 7 SEPTEMBRE 1847.

No. 71

## PENSÉES

sur

### LE CHRISTIANISME,

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

— & —  
CULTE.

XXIX

Tout homme persuadé de l'existence d'un Dieu qui veille sur les êtres sortis de ses mains, sent qu'il lui doit un tribut d'adoration, de reconnaissance et d'amour : dans les temps où le déisme prévaut sur le Christianisme, c'est une opinion très-répandue que le culte extérieur concerne uniquement la multitude ignorante, et que le culte intérieur suffit aux hommes éclairés.

Nul doute qu'un pur élan de l'âme vers Dieu ne soit plus efficace que la récitation mécanique de longues prières, et que l'assistance du corps à des cérémonies multipliées. Les livres des philosophes ne sont pas nécessaires pour nous instruire de cette vérité. Le grand reproche du Christ aux pharisiens était de s'attacher matériellement à la loi et de s'enorgueillir de leur ponctualité à la suivre, tandis que les sentiments qu'elle doit inspirer restaient étrangers à leurs cœurs endurcis. Jésus leur préférerait des gens d'une vie dissolue, mais capables encore de se repentir et d'aimer.

La piété, c'est l'amour; mais, d'une vérité, ne tirons pas de fausses conséquences. Voltaire a dit quelque part : "Une bonne action est préférable à l'intelligence du dogme." Le sage Bergier lui répond : "Nous n'en convenons pas; mais l'intelligence du dogme ne nuit point aux bonnes actions, au contraire elle y contribue, en nous proposant les motifs les plus sublimes pour nous y engager, et en nous promettant la plus riche récompense." Dans la phrase de Voltaire substituez à l'idée de *dogme* celle de *pratiques*, de *cérémonies*, vous rendez encore plus évidente la justesse de la réponse.

De vaines démonstrations, des actes extérieurs, la croyance même, ne suffiraient pas au Christianisme. Je trouve dans un des petits livres de piété les plus répandus, ce passage que beaucoup de fidèles lisent à l'Évangile de la messe : " Hélas ! Que me servira d'avoir cru que c'est votre parole, Seigneur, si je n'agis pas conformément à ma croyance ! Que me servira, lorsque je paraîtrai devant vous, d'avoir eu la foi sans le mérite de la charité et des œuvres ?" Certes, il ne servirait pas davantage d'avoir assisté à beaucoup de cérémonies, d'avoir fait habitude de fréquenter les sacrements ; on n'en serait que plus coupable, puisqu'on les aurait profanés.

Pour être chrétien, il faut croire les dogmes, pratiquer la morale, et suivre le culte. De ces trois conditions, j'accorde que la dernière est la plus facile à remplir ; et je reconnais que la plus difficile est celle qui nous prescrit de conformer notre vie à la divine morale. Pour accomplir cette partie de la loi il faut étouffer nos passions et déraciner nos vices ; il faut que l'orgueil succombe, que la frivolité disparaisse, et que la charité règne où régnait l'égoïsme. Mais il s'agit moins de savoir quelle est la partie de la loi la plus difficile à suivre, que de s'exercer à ne jamais en négliger aucune. Ce qui rendra le chrétien très-coupable s'il enfreint la loi morale, ce sont tous les secours dont la bonté céleste se plut à l'entourer, en lui révélant les dogmes, en lui donnant le culte. O démence ! ce que Dieu juge nécessaire aux hommes les plus sages, de prétendus philosophes le déclarent superflu pour eux.

Autant il est vrai que la piété réside dans le cœur, autant il est certain que l'homme pieux, pour fixer son attention et pour émeuvr son âme, est servi puissamment par les cérémonies, par ces signes visibles qui frappent même les incrédules, et qui produisent sur l'athée Diderot une impression si vive. " Je n'ai jamais vu, dit-il, cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint-Sacrement, cette foule qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, donné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes et d'enfants, sans que mes entrailles n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux."

Diderot s'exaltait facilement, il vivait par l'imagination ; mais un maître observateur, M. de Montaigne, avait dit bien avant lui : " Il n'est âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vasilité sombre de nos églises, la diversité d'ornements, et ordre de nos cérémonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux même qui y entrent avec mépris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur qui les met en défiance de leur opinion."

Nos lumières ne transformeroient pas l'homme en un pur esprit ; et son âme, enveloppée par les sens, a besoin que le culte extérieur alimente le culte intérieur : supposer le contraire, ce n'est plus observer ; c'est rêver.

XXX.

L'honnête homme doit l'exemple de faire ce qui est bien ; c'est, par conséquent, un devoir de rendre à Dieu un culte public.

Les écrivains du dix-huitième siècle qui ont ôté à la masse populaire un frein et des consolations, pourraient présenter une excuse que nous n'aurions plus aujourd'hui. Lorsqu'ils égayaient de sarcasmes impies les sociétés brillantes de leur temps, la plupart croyaient n'être entendus que d'un cercle choisi, et voulaient que la religion continuât d'imposer au vulgaire. On ne voyait alors aucune difficulté à ce qu'il en fût ainsi, tant l'intervalle paraissait immense et la séparation absolue entre la classe élevée et la classe nombreuse. Nous ne pouvons plus nous faire de pareilles illusions. Si maintenant on dit : *il faut de la religion pour le peuple*, on dira un non-sens, car on ne trouvera personne qui soit du peuple. " Les gens de qualité savent tout sans avoir rien appris," a dit autrefois un poète comique : nous sommes tous devenus gens de qualité. Prenez donc votre parti : annoncez hautement que tout le monde peut se passer de la religion, ou donnez à tout le monde l'exemple de la pratiquer.

XXXI.

La négligence que beaucoup de personnes mettent à suivre le culte public, la répugnance qu'il inspire à plusieurs d'entre elles, viennent de l'habitude qui les en éloigne ; et sans doute aussi de la crainte de s'exposer au blâme, au ridicule, de la part de gens dont l'opinion, sur ce sujet du moins, mérite fort peu de considération. Cependant, lorsqu'on réfléchit, on voit bientôt de puissants motifs pour vaincre cette habitude, pour dédaigner cette crainte. J'ajoute que le culte public est une source de pures et vives jouissances.

Le Christianisme n'a rien qui soit uniquement matériel et sans intérêt pour le cœur. Ses solennités, ses rites que ne comprend pas l'incrédule, retracent l'histoire de la religion, consacrent le souvenir des grandes époques chères à la famille chrétienne. Il n'est pas une seule cérémonie qui ne rende présent à l'esprit un dogme sacré, ou qui n'attire l'âme vers un précepte de la divine morale. Les ecclésiastiques auxquels je désire que mes lecteurs demandent des instructions plus étendues et plus sûres que les miennes, dérouleront à leurs yeux le magnifique tableau des rites du Catholicisme ; ils leur feront admirer aussi avec quel amour paternel furent institués les sacrements, et de quelle puissance vivifiante les imprégna la bonté céleste. Je me borne à diriger ma pensée vers la plus simple partie du culte.

Quel charme dans la prière ! Se confier à l'Être souverain, seul puissant et seul bon, trouver en lui un refuge dans les épreuves de la vie, lui adresser les paroles du repentir et celles de la reconnaissance, se pénétrer d'amour pour lui, et tout espérer de lui, c'est puiser dans un trésor de nobles pensées de tendres sentiments, de méditations ravissantes.

La prière, si douce au penseur solitaire, est rendue imposante par le culte public.

Toutes ces personnes prosternées dans une église, si différentes d'âges, de situation, de caractère, s'occupent des mêmes idées, du sentiment de leurs fautes et de l'espoir du pardon ; toutes forment des vœux qui tendent à resserrer les liens de la terre avec le Ciel et des hommes entre eux. La plupart de ces personnes ne se connaissent point, et cependant elles prient les unes pour les autres. Les absents ont part à leur vœux ; leur charité ne s'arrête pas aux fidèles, elle embrasse tous les hommes. Les plus pauvres d'entre les chrétiens, ceux qui tiennent le moins de place sur la terre, prient pour le genre humain.

Qui ne serait frappé d'une si haute civilisation ? Mais il est encore d'ineffables jouissances, difficiles à concevoir pour les esprits étrangers aux vérités chrétiennes. Les voix terrestres dont retentit le temple s'épurent en se mé-